



Inauguration de l'esplanade Henri Krasucki Jeudi 05 octobre 2023

Prise de parole de Sophie Binet

Chèr.es et chers ami.es et camarades,

Nous sommes rassemblés aujourd'hui pour rendre l'hommage qui lui est dû à Henri Krasucki. Ce militant, ce dirigeant syndical qui a marqué l'histoire de notre organisation, laissant une trace indélébile dans l'esprit et le cœur de nombreuses et nombreux militant.es.

Je tiens au nom de toute la CGT à remercier et à saluer de leur présence : les enfants d'Henri, Françoise et Pierre ; le maire de Montreuil, Patrice Bessac ; deux anciens secrétaires généraux, Bernard Thibault et Philippe Martinez ; ainsi que les anciens membres du Bureau confédéral ; car c'est très important de savoir se rassembler à l'occasion de ce type d'évènement.

Cette journée que la direction confédérale a décidé de consacrer à lutte contre l'extrême droite et ses idéologies nauséabondes, aux combats que nous devons mener sans relâche contre le racisme et l'antisémitisme, nous a paru comme le moment opportun pour mettre à l'honneur Henri Krasucki.

Il est forcément difficile de retracer en quelques phrases, la richesse et la densité de la vie de celui que nous honorons aujourd'hui. Certains d'entre vous ont eu le privilège de partager des étapes de ce parcours. Pour d'autres, il était le secrétaire général de leur CGT, celui qui portait leur voix. Pour les générations suivantes, il est celui que les plus anciens évoquent régulièrement comme une référence 20 ans après son décès. Permettez-moi de me prêter à cet exercice périlleux qui consiste à esquisser en quelques mots les grandes lignes de ce chemin de vie exceptionnel.

La vie d'Henri Krasucki est marquée depuis sa naissance par ces barbaries que seuls les hommes sont capables de commettre. Parce que né en Pologne en 1924 dans une famille juive et communiste, dès sa plus tendre enfance il a vu partir pour l'exil son père traqué par la police polonaise. Sa mère et lui devront attendre deux longues années pour le rejoindre à Paris. Il a grandi dans cette famille modeste d'ouvriers du textile où les valeurs humanistes primaient sur toutes autres formes de considérations. C'est dans les quartiers populaires du 19^{ème} puis du 20^{ème} arrondissement de Paris, que le jeune Henri va s'épanouir au sein de cette communauté faite d'entraide et de solidarité qui lui permettra, malgré la modestie de leur condition sociale, d'avoir accès à la culture et au sport.

Dans cette époque, pour les plus humbles, la jeunesse ne s'éternise pas puisqu'à tout juste 15 ans il décide, pour participer économiquement à la vie familiale, d'interrompre ses études et d'entrer dans le monde du travail choisissant la voie de la métallurgie.

C'est dans ce milieu ouvrier, au moment où l'Europe et notre pays sont confrontés à la montée du fascisme que son engagement politique débute au sein des JC MOI. Actif dans la résistance à l'occupant nazi et au gouvernement collaborationniste de Vichy, il est arrêté le 23 mars 1943. Malgré son jeune âge, il est sauvagement battu et torturé devant sa mère. Emprisonné à Fresnes puis à Drancy, il sera amené dans un de ces funestes convois de déportés vers le bien tristement célèbre camp d'Auschwitz le 23 juin 1943.

Ces compagnons de route le disent très peu disert sur cette période douloureuse de son histoire. Nous savons qu'il a contribué à maintenir la flamme de la résistance dans ces camps de l'horreur et qu'il a

participé à la libération du camp de Buchenwald, son dernier lieu de détention. Le matricule indélébile tatoué sur sa peau était le témoignage cruel de ces jours interminables où la mort et la cruauté étaient le quotidien des survivants.

Le 1^{er} mai 1945, Henri revient à Paris se sentant comme en sursis avec les souvenirs atroces de ses compagnons, qu'il a vu partir pour l'éternité, vaincus par la bestialité de leurs geôliers.

Dans de telles circonstances, certains auraient fait le choix de se glisser dans une existence paisible, mais Henri avait une revanche à prendre sur la mort et la deuxième vie qu'il engage sera la plus intense possible. C'est essentiellement dans la lutte syndicale mais aussi dans le combat politique qu'il va consacrer ce deuxième souffle. Militant de la métallurgie, rapidement repéré dans sa section d'entreprise, connu au sein du PCF, il accède très vite aux premières responsabilités. Sur le plan syndical comme secrétaire de l'Union locale CGT du 20^{ème} arrondissement et dans le champ politique comme rédacteur en chef du journal l'Eveil du 20^{ème}. Cette première expérience journalistique sera certainement le déclencheur de son appétence pour la presse syndicale et politique, puisqu'il sera un des membres fondateurs de la revue « Economie et politique » et nous le savons plus tard à la direction de la Vie ouvrière. Dès 1949, il intègre le bureau de l'UD de la Seine et en sera secrétaire et membre de la Commission administrative de la CGT à 31 ans.

Malgré le climat répressif qui s'instaure contre les militants syndicaux dans ce nouvel épisode sombre de la guerre d'Algérie, les luttes ouvrières se développent et trouvent un écho important illustré par la grande grève des mineurs de 1963. Dans cette société qui se rebelle, mai 68 révèle ce besoin de changement par le puissant mouvement de grève qui vient bousculer l'ordre établi. Henri prend une place majeure dans la conduite de ce mouvement au côté de Georges Séguy et dans les négociations qui aboutiront au constat de Grenelle.

Henri se révèle comme un dirigeant national de la CGT lorsqu'il est élu au Bureau confédéral en 1960 et prend la direction de la Vie Ouvrière succédant à Gaston Monmousseau. Il tiendra cette responsabilité durant 20 ans, très attaché à faire évoluer le journal, à l'ouvrir à un public large par une diversification des sujets traités. De cette VO, réalisée de manière empirique, il en a fait un magazine syndical où l'expression des luttes était renforcée par des études théoriques mêlant l'économie, le juridique, la recherche et l'innovation. Les pages culturelles devinrent rapidement une référence dans la presse populaire. C'est lui qui instaura la VO impôt et fit atteindre au magazine des niveaux de diffusion exceptionnels.

Cet hommage à Henri Krasucki est pour nous l'occasion de rappeler qu'il a assumé la première responsabilité de la direction de la CGT à partir du congrès de Lille en 1982 jusqu'au congrès de Montreuil de 1992, au cœur d'une période particulièrement difficile.

Il s'agit en effet de cette décennie où l'histoire s'accélère. Pour les militants engagés dans le combat social que ce soit en France où ailleurs dans le monde, il a été nécessaire de changer les logiciels. Ce sont des époques où il fallait à la fois faire preuve de réflexions théoriques et en même temps affronter des ruptures qui mettaient à l'épreuve toute l'organisation à chacun de ses niveaux.

Henri succède à Georges en juin 1982, cela se passe dans le fief de Pierre Mauroy. La France avait élu un président socialiste, le gouvernement comprenait des ministres communistes. Le salariat français nourrissait de grands espoirs et faisait valoir ses attentes dans ce changement survenu après des décennies de domination de la droite. Au sein de la CGT, ce succès avait été accueilli avec des sentiments qui étaient loin d'être uniformes. La position de la confédération était claire, elle se déterminerait en fonction des actes et agirait pour qu'une politique de progrès social soit mise en œuvre.

C'est lors de ce congrès de Lille que la CGT et le monde du travail prennent conscience qu'il faudra affronter le « tournant de la rigueur » par un renversement de la politique économique. Henri à la tête

du navire CGT est pris dans cette tourmente. Les conséquences sont sérieuses, les interrogations fragilisent le corps militant, ces inquiétudes sont aggravées par de nombreuses désaffections. Le patronat ébranlé par le raz de marée à gauche de 1981 retrouve vite des couleurs dans ce retournement politique qui redonne la priorité aux profits.

C'est dans ces moments difficiles que les opinions diffèrent, que les débats perdent de leur quiétude. Ce sont des séquences où la direction doit prendre le temps de poser sa réflexion alors que le climat interne et externe sont loin d'être calmes et sereins. Dans cet épisode ardu, Gérard Alezard disait d'Henri Krasucki qu'il était d'un optimisme déconcertant, et ce dernier lui répondait « Les pessimistes ne sont jamais que des spectateurs » citant Goethe. Concernant cette situation éprouvante pour la CGT, complexe à bien des égards, Henri avait exprimé ainsi son analyse « nous sommes rentrés dans un temps de changements, de cassures, de mutations et d'évolutions qui durera et réserve des situations imprévisibles. Il faut beaucoup d'attention, de modestie, de créativité et de sens de l'initiative appropriée pour l'envisager ».

Il est vrai que dans ces années pour le moins éreintantes, des références s'effondrent. Cette construction du monde divisée en deux blocs est vouée à disparaître créant des remous qui ont des répercussions importantes au sein de l'organisation. Henri dans sa confiance en l'avenir est de ceux qui pensent que la possibilité d'atteindre un « socialisme réel » reste possible par une voie démocratique. Il garde notamment l'espoir de voir la FSM se rénover, cette organisation où il s'efforce de faire vivre une critique constructive dans le cadre des responsabilités qu'il y exerce, mais en ce domaine ses espoirs seront déçus.

Henri Krasucki, dans ce contexte ardu de poussée des idées libérales, de profondes déceptions politiques, fut une cible privilégiée pour certains organes de presse. Nous nous souvenons de ce dessin très disqualifiant de Plantu dans « le monde » croquant Henri dans une représentation caricaturale du militant CGT. Cette image fut reprise par le *Bebête show*, où il fut la marionnette de l'ouvrier à pinces de crabe (*Crabe-Zucki*), réclamant incessamment « la grève ! ». Henri prenait cela avec humour et même si cette représentation n'avait rien d'élogieux, il avait conscience qu'il s'agissait d'une forme de reconnaissance de la place et du rôle de la CGT dans la société, même si cela manquait d'élégance et d'objectivité.

Cette image était à l'opposé de ce personnage qui maniait la dialectique avec talent, qui avait une capacité immense à pousser la contradiction, lui qui tenait tête avec finesse à chacun de ses adversaires. Bernard Thibault l'a traduit ainsi : « lui, avec sa casquette, pouvait déstabiliser un haut de forme ».

En fin connaisseur de l'histoire de la CGT, il savait que sa force est d'avoir su, au cours du 20^{ème} siècle, s'adapter aux mutations que le monde du travail subissait. Mais il mesurait la situation avec lucidité disant « que les mutations en cours étaient d'une autre dimension, ce qui appelait à des adaptations, des transformations beaucoup plus nombreuses et profondes ».

Henri est connu pour ses engagements politiques au sein du PCF, il fut membre de son Bureau politique de 1964 à 1994 mais concernant l'indépendance syndicale, ses idées étaient claires et arrêtées. Cette position est le fruit de son extraordinaire expérience dans l'activité revendicative et le rôle déterminant qu'il a joué en ce domaine dans la CGT en est la démonstration. Henri considérait avec conviction que le syndicat agit dans un domaine où il tient des responsabilités qu'aucune autre force ou organisation ne peut remplacer. Sans négliger l'intérêt que la CGT doit porter à sa visée de transformation sociale en partant des besoins des salariés, Henri donnait une priorité au champ revendicatif dans les domaines économique et social qui pour lui devait être l'élément majeur de l'action syndicale. Il rappelait que par sa tradition révolutionnaire, la CGT depuis son origine a pour objectif le changement de société, mais que cet objectif n'implique aucune subordination politique et que le syndicalisme doit rester fidèle à la Charte d'Unité que Benoît Frachon avait fait adopter en 1938.

En ce sens, Henri fut remarqué par les militants pour sa capacité à être présent auprès des salariés dans tous les conflits majeurs de cette époque : Rateau, Manufrance, Peugeot, Le Parisien Libéré, il a soutenu les combats des mineurs, ceux du Havre pour Le France, les sidérurgistes de Lorraine, les cheminots, les personnels soignants, les postiers, etc. il a tenu tous les terrains dans cette période de désindustrialisation et de casse des services publics.

Il disait : « il y a des périodes qui semblent grises et interminables, où l'on a tendance à idéaliser le passé et dans lesquelles on se demande parfois si cela changera un jour. Ce sont ces périodes-là qui seules préparent les conditions des moments forts, à condition de ne jamais se laisser rebuter, de ne jamais renoncer, de savoir apprécier chaque pas accompli, chaque succès remporté, même les plus simples ».

Il y avait un domaine dans lequel il faisait preuve d'une grande intransigeance, c'est lorsque les libertés syndicales étaient attaquées. Lui qui avait payé au prix fort le droit à la liberté ne supportait pas de constater que le fait d'être adhérent de la CGT puisse être sources d'intimidation, de discrimination et même de répression. Il était attentif à tous les faits qui relevaient de telles remises en cause du droit syndical et ne laissait rien passer qu'il s'agisse de l'État ou du patronat.

Dans cette période de crises aux contours multiples, Henri Krasucki a su tenir le navire CGT avec une conception des responsabilités faite d'humanisme et de beaucoup de morale. Il répugnait les comportements mesquins liés au pouvoir. Il était un homme friand d'échange et de confrontation d'idées. Ceux qui l'ont côtoyé, à l'exemple d'Eliane Bressol, vous diront qu'en fin de journée, il aimait avoir des moments de débats et ils rajouteront qu'il fallait avoir le temps car ces discussions pouvaient se prolonger très tard dans la soirée. Lydia Brovelli affirmait avec affection « avec Henri, les désaccords ne laissaient jamais un goût de cendres ». Et lui disait « dites toujours ce que vous pensez, au moment où vous le pensez ! Même si ça coûte ». Chacun s'accorde à dire qu'il était un homme d'écoute, il aimait l'indépendance d'esprit et les capacités d'analyse critique.

Sa vision de l'action syndicale, Henri Krasucki l'a décrite dans son ouvrage « un syndicat moderne ? oui ! » tiré des entretiens réalisés par Jacques Estager paru en 1987 ou dans « syndicats et unité » en 1979. Autant de lectures qui méritent d'être conseillées aux militants d'aujourd'hui, tant elles restent d'une actualité brûlante.

Nul ne peut se souvenir d'Henri Krasucki sans évoquer ses connaissances culturelles. Il était homme de lecture certes, mais il vouait surtout une passion pour la musique et particulièrement pour l'opéra. A tel point qu'Eve Ruggieri lui rendit un émouvant hommage lors du congrès de 1992 à l'occasion de son départ, par un concert organisé par elle qui fut offert aux congressistes. Il faut dire qu'il était reconnu dans le milieu musical comme un mélomane averti que les médias spécialisés n'hésitaient pas à inviter sur leur plateau.

Chères et chers ami.e.s et camarades, Henri Krasucki était un dirigeant courageux, un défricheur. Il militait avec la conviction des justes. Il avait la CGT chevillée au corps, cette organisation qu'il demandait aux militants de soigner, ce jardin qu'il nous demandait de cultiver avec attention comme notre bien commun le plus précieux.

Dans notre maison CGT, celle de la confédération générale du travail, des fédérations et organismes, il y avait un manque criant, un lieu au nom d'Henri Krasucki. Je suis heureuse de combler avec vous cette absence en donnant à cette esplanade entièrement rénovée, le nom d'Henri Krasucki, celui qui fut un remarquable dirigeant de notre organisation.